

## Campus 2009

### **Le regard de qui ? L'histoire de Qui ?**

**De Sol Yang**

Madame Yang Sol est née en 1959 à Taipei. Elle appartient à la 2<sup>e</sup> génération des personnes qui, à cette époque, migrèrent de la campagne vers la ville. Durant ses 18 ans de carrière de journaliste, elle rédigea de nombreux articles concernant les défavorisés *de la société*. Elle rapporta également plusieurs événements importants qui marquèrent Taiwan dans les années 1990 : le terrible crash d'avion en 1998, le grand séisme de septembre 1999, et en 1999 également l'incident du meurtrier qui prit en otage la famille du diplomate d'Afrique du Sud. En 2003, dans les milieux cultivés de Taiwan, elle fut l'initiatrice de « la veillée anti-guerre d'Irak ». Dans son quartier, elle fut le leader du mouvement de protestation réclamant l'accès communautaire à l'eau potable. De 2005 à 2007, elle fut membre du jury décernant les prix culturels à Taipei. En 2007, elle a publié son premier livre, « Mon père, ce joueur d'argent ».

« Aujourd'hui, je suis ici devant vous, je ne peux pas m'empêcher de me poser ces questions : à quel titre et avec quelle identité vais-je m'exprimer? Ce que je vais relater a-t-il toujours un sens, ou est-ce une histoire d' « autrui » qui n'a aucun rapport avec « moi » ?

L'histoire officielle est produite par les puissants, elle est également interprétée par eux. Quant aux vécus des pauvres, des méprisés et des opprimés, on n'en voit presque pas de trace dans l'histoire. Par exemple, les pauvres qui meurent d'une grande famine, n'ont droit qu'à quelques chiffres dans les livres de statistiques. Et si les pauvres se rassemblent pour contester, l'histoire nous dira qu'il y a eu des émeutes.

Pendant 18 ans, j'étais journaliste dans un important journal de Taiwan. J'ai rédigé de nombreux articles concernant les défavorisés de *la société* : les femmes de réconfort<sup>1</sup>, la prostitution enfantine, les jeunes délinquants, les travailleurs du sexe, les sans-logis, les ouvrières confrontées à la fermeture de leur usine, les travailleurs migrants, les épouses étrangères, des pêcheurs-ouvriers venant de Chine continentale, les aborigènes, les criminels, les familles ayant construit leur baraque illégalement, les sidéens, les personnes avec des handicaps mentaux ou physiques etc.

---

<sup>1</sup> On appelle « femmes de réconfort » les jeunes femmes qui furent contraintes de se prostituer pour la marine et l'armée impériale japonaise durant la Seconde Guerre mondiale.

Ces dernières années, en réponse aux réclamations émises par des groupes de réforme, les médias de Taiwan se servent d'appellation « politiquement correctes » pour parler des populations défavorisées. Par exemple, les épouses venant de l'étranger ou de la Chine continentale sont appelées « les nouvelles habitantes », les vagabonds « les amis de la rue », les prostituées « les travailleuses du sexe », les psychotiques « les personnes ayant des handicaps mentaux. » Mais au fond, l'attitude des médias ou des gens en général n'a pas changé, le degré de la discrimination reste le même.

### **Le penchant du regard des Taiwanais**

La plupart des Taiwanais sont très aimables envers les Occidentaux. Ils les regardent souvent avec admiration et envie. Mais par contre lorsqu'ils se penchent vers les travailleurs et les épouses venant de l'Asie du sud-est, leur regard est rempli de préjugés et de mépris. La discrimination culturelle se manifeste par le langage. L'an dernier, j'ai interviewé une femme venant du Vietnam, elle m'a dit que les gens la considèrent souvent comme une herbe sans aucune importance. Autre exemple, un légume très répandu à Taiwan est appelé « petite sœur de Chine continentale », ce qui veut dire bon marché ; ce sont de grosses feuilles qui, une fois cuites, se rétrécissent beaucoup et deviennent une toute petite portion ; c'est une façon de se moquer des femmes de Chine continentale mariées à des Taiwanais.

Concernant les travailleurs étrangers et ceux venant de Chine continentale, le gouvernement de Taiwan a établi une réglementation très sévère et pointilleuse sur l'immigration. J'ai été en haute mer pour interviewer des pêcheurs de Chine continentale embauchés par des Taiwanais. Ils habitaient dans un bateau-maison, car il leur est interdit de pénétrer sur l'île. Leur patron prenait également toutes les précautions pour qu'ils ne puissent fuir. Il était une trentaine de pêcheurs. Chaque jour, ils devaient faire des heures de travail supplémentaires, mais ils ne pouvaient pas accoster et monter sur terre pour se divertir. Ils devaient rester dans une cabine délabrée, avec des cartons ils avaient fait des séparations pour dormir. C'est là également qu'ils buvaient et mangeaient; pour faire leurs besoins, ils s'accroupissaient sur le bord du bateau.

Les pauvres non seulement sont confrontés au défi de l'existence, mais sont parfois offensés jusque dans la mort. A l'est de Taiwan, dans la région de Hualien, à Xiolin, un balayeur du parc national est mort d'un accident de travail. N'étant pas un employé officiel, il n'a pas obtenu une indemnisation raisonnable. Le jour de funérailles, le parc national a envoyé son camion poubelle pour accompagner la dépouille jusqu'au cimetière. Dans un autre cas, la famille du défunt n'avait pas d'argent pour acheter un cercueil. Un groupe d'entraide a offert un cercueil. Le jour de funérailles, la compagnie des pompes funèbres a envoyé une camionnette, bourrée de vêtements usagés. Faute de place, le cercueil débordait à l'arrière du véhicule, risquant parfois de tomber.

Les pauvres, victimes de l'injuste redistribution de biens sociaux communautaires. Au cœur de la ville de Taipei, il y avait un bidonville de deux hectares de superficie, situé dans le quartier « Heureux ». Les premiers habitants étaient les soldats qui étaient venus à Taiwan avec Chang Kaï-

chek<sup>2</sup>( en 1949). Ils ont construit des baraques dans ce lieu qui servaient de cimetière à l'époque de l'occupation japonaise. A l'intérieure de beaucoup de maisons, on y voyait encore des pierres tombales. Ils habitaient là depuis plus que 50 ans, mais leurs baraques étaient considérées comme des constructions illégales érigées sur un terrain destiné à devenir un parc public. Lors de l'élection du maire de Taipei, l'ancien président Chen Sui-Bian qui est actuellement en détention provisoire, avait promis aux habitants un relogement dans le voisinage. Mais, une fois élu, il a aussitôt donné l'ordre de démolir ce quartier.

En mars 1997, avant la démolition, je faisais souvent des visites dans ce bidonville. J'ai vu beaucoup de familles abandonner sur la rue des ustensiles, des meubles, des cadres de photo de famille qu'elles n'arrivaient pas à emmener. Un vétérinaire âgé que j'ai rencontré souvent s'est pendu au matin juste à la veille de la démolition. Une fois sa dépouille emportée, je suis rentrée dans sa maison, dans la pochette de sa chemise, j'ai aperçu un reçu de blanchisserie qui datait de deux jours. Du coup, mes émotions accumulées depuis quelques temps ont explosées. Accroupis devant la porte du défunt, je pleurais comme une Madeleine. Les autres journalistes considérèrent mon comportement comme un manque de capacités professionnelles, ne sachant pas garder son sang froid, son objectivité et le contrôle de ses émotions.

### **Assister à la souffrance des autres en spectateur**

Le processus qui consiste à assister à la souffrance des autres en spectateur n'est pas difficile de comprendre. Ainsi, la masse des gens qui se considèrent comme normales se distinguent des autres en utilisant le « nous » par rapport à « elles/ils », visant à étiqueter les autres. Après ce classement, le « nous » s'éloigne des personnes qui sont différenciées, ce qui justifie leur refus d'un dialogue normal. De cette manière, les sidéens, les psychotiques, les adultes et les enfants ayant des handicaps physiques ou mentaux, ainsi que les homosexuels sont devenus des personnes automatiquement à exclure.

Un sidéen m'a dit que depuis qu'il était atteint par cette maladie, sa famille et ses amis l'ont presque tous abandonné. Aussi s'est-il enfoncé dans une solitude profonde. Cependant il me disait, « Je veux continuer à vivre. Même s'il faut mener une vie de chien, je veux continuer à vivre. » Lors d'un forum sur la médecine, un ami médecin, spécialisé pour les enfants autistes, a cité la parole d'un enfant : « mon seul souhait, c'est d'être considéré comme un être humain. »

Les plus défavorisés sont souvent ceux qui donnent avec le plus de générosité. J'ai connu une « grand-mère », femme de réconfort, âgée de 80 ans. Pendant la 2<sup>e</sup> guerre mondiale, elle a été forcée d'entrer dans une « maison de confort » où les soldats japonais venaient satisfaire leurs besoins physiques. Après la guerre, elle est revenue à Taiwan. Rejetée par les membres de sa famille, elle ne s'est jamais mariée. Le revenu de cette grand-mère était très maigre, mais, elle a adopté un garçon. La mère de ce garçon était gravement atteinte par une maladie psychotique. Elle a failli tuer son propre bébé. La grand-mère a sauvé ce garçon et l'a élevé jusqu'à l'âge d'adulte sans demander de récompense.

---

<sup>2</sup> Chang Kai-shek (1887– 1975) est un militaire et politicien chinois. Il fut le chef militaire et, à diverses périodes et en alternance, le chef du gouvernement et le Président de la « première République chinoise » puis, jusqu'à sa mort, le Président de Taïwan.

En ce qui concernent les besoins matériels, les gens d'un bas niveau social n'ont pas tous la même conception. Il y avait un jeune. Il aimait vagabonder et ne voulait pas être contraint par les autres. Bien que le Père qui le suivait l'ait sortit à plusieurs reprises de la rue, à chaque fois il s'enfuyait à nouveau. Un jour, il a brûlé le peu qu'il possédait en disant, « Ainsi, je suis plus à l'aise, je n'ai besoin de rien amener avec moi. »

Quel résultat ai-je obtenu en rapportant dans un quotidien important les conditions de vie des classes opprimées ? Je dois avouer que, dans très peu de cas, il y eut un impact concret. En 1991, l'usine de textile Jialong fut fermée, mais le patron ne respectait pas les lois, il ne payait ni les indemnités pour perte de travail, ni les heures supplémentaires. Soutenues par des associations syndicales, les ouvrières poursuivirent leurs protestations pendant une longue période. Mais le patron s'esquivait et s dérobaît à ses obligations. Je suivais de près cette protestation et j'ai écrit un reportage spécial de 2 000 mots. Le lendemain, le patron s'est montré et a accepté de payer raisonnablement les indemnités pour perte de travail. Les leaders des associations syndicales estimèrent que mon compte-rendu fut l'élément clé qui força le patron à se manifester et à faire face à ses devoirs.

### **De remise en question à remise en question**

Le fait de s'enquérir sur le sort des personnes socialement défavorisées ne signifie pas « faire oeuvre de sollicitude humanitaire. » J'avais logé pendant trois jours dans un centre pour les sans-abris. Le centre s'est arrangé pour que je puisse interviewer un hôte, un homme dans la trentaine. Après la parution d'un article dans lequel, sous le couvert d'un pseudonyme, je parlais de sa situation, il m'a téléphoné frémissant de rage, la voix embrouillée comme s'il avait la gueule de bois. Il m'a demandé de lui prêter de l'argent, de l'aider à trouver du travail... Par la suite, il me téléphonait sans cesse. J'ai commencé à me dérober, n'osant pas répondre à ses appels.

Les effets de ce reportage me permirent d'entendre la voix d'une personne marginalisée, qui a perdu son réseau social et qui a soif de sollicitude. J'ai ainsi pu mesurer mon hypocrisie : prétextant lui témoigner toute ma sympathie, je l'avais interviewé. Mon interview très poussée déchirait, mais je le laissais seul, léchant douloureusement ses plaies qui n'arrivaient pas à se cicatriser.

Durant ma carrière de journaliste, j'ai accumulé beaucoup d'énergies passives qui proviennent de mon implication envers les personnes interviewées. Simultanément, j'eus de nombreuses remises en questions concernant mon rôle de reporter et les mondes des mendias auxquels j'appartenais. Je doutais du bien fondé de mes questions posées aux personnes : n'étaient-elles qu'une manière de consommer et d'exploiter leur histoire afin de satisfaire le désir voyeurisme des lecteurs et de stimuler la vente du journal ? Durant une longue période, je n'arrivais plus à vaincre mes conflits intérieurs, c'est une des raisons pour les quelles j'ai abandonné ce métier.

Depuis de nombreuses années, les personnes marginalisées que j'ai rencontrées sont devenues une partie importante dans ma vie de chaque jour. Je me suis interrogée, « Me suis-je vraiment identifiée à elles, en les considérant comme une partie de ma vie ? » En réalité, j'ai très peur d'être en face d'elles, car je suis issue de la même classe sociale. Il n'y a qu'une seule différence: durant la mutation de classes sociales, à la fin des années 1980, la loi martiale et la censure de la presse ont été supprimées, je me suis présentée au moment opportun et suis devenue journaliste. Cette

métamorphose m'a donné une place dans la classe moyenne. J'ai caché mon origine et fait la navette entre les deux mondes.

Je suis née et ai grandi dans une famille très pauvre qui migra de la campagne vers la ville. Mon père sombra dans les jeux d'argent, ma mère eut 9 enfants. Pas difficile d'imaginer la situation économique de toute notre famille. A 15 ans, j'ai quitté ma famille pour gagner ma vie. Le fait de ne pas avoir eu la chance de faire des études me donnait un complexe d'infériorité très fort. Le fait d'être isolée et sans soutien sur le marché du travail me remplissait d'insécurité.

La pauvreté entraîne non seulement le manque du bien matériel et de l'argent, mais elle nuit également à l'estime de sa personne et à la confiance en soi-même. Elle peut aussi avoir une influence dans la formation de sa personnalité. Lorsque je regarde mon passé, cherchant à comprendre les limites de ma personnalité, je vois qu'elle y a laissé beaucoup de plaies, qui sont devenue une partie de mes conflits intérieurs, y compris mes aliénations, mes difficultés dans les relations interpersonnelles ainsi que mes troubles émotionnels. J'ai même développé une sorte de mécanisme psychologique d'autodéfense qui étouffe et dénie les souffrances et les injustices qui me sont arrivées. Les négligences de la part de l'école et les carences de mes parents durant ma petite enfance, les précarités du logement, une enfance qui se termina trop tôt, tous cela m'a empêché de bâtir une amitié profonde avec mes pairs et de développer de bonnes relations sociales.

### **Eplucher l'oignon : une histoire personnelle**

Les histoires de vie des personnes que j'ai interviewées m'obligèrent à regarder de près mon propre passé et j'avais honte que l'on en prenne connaissance. Après de longue période d'introspection, j'ai essayé d'écrire ma propre histoire qui est piquante et irritante comme lorsque l'on épluche un oignon. L'encre coule, la cicatrice s'ouvre de nouveau, quelle émotion !

Avant la publication de cet ouvrage, le rédacteur en chef du centre d'Édition littéraire m'a conseillé de ne pas utiliser mon vrai nom. Il pensait que, comme j'étais déjà une journaliste connue, il n'était pas opportun d'exposer mon milieu d'origine misérable. Mais j'ai refusé. Car j'ai écrit ce livre en sachant clairement pourquoi je le faisais. Les personnes interviewées m'ont montré leurs blessures, les plaies de leur vie, pourquoi me cacherai-je derrière un masque, lorsque j'écris ma propre histoire ?

Si ce que je viens de dire aujourd'hui a un sens, c'est parce que derrière ces paroles, il y a le sort d'une couche de population qui est lourd et épais comme les roches sédimentaires. Ils ont différents visages ou encore sont forcés de se cacher leurs visages. Mais ils ont enlevé leurs coquilles, montrant leurs fragiles blessures. Ils m'ont fait confiance et ont guidé ma plume. Ce n'est pas l'histoire d'autrui, c'est l'histoire de personnes méprisées, pour laquelle, toi et moi, nous sommes tous responsables.